

L'IMAGINAIRE DE L'ÉCHEC DANS *L'HOMME-DIEU DE BISSO* D'ETIENNE
YANO

Rodrigue NDONG NDONG

Université Omar Bongo, Gabon

ndong_rodrigue@yahoo.fr

Résumé : *L'homme-dieu de Bisso* est un roman à l'imaginaire social imprégné par l'échec. La plupart des personnages rencontrent des revers de tous ordres dus à leur personnalité, mais aussi à la fragilité d'une communauté villageoise prise entre une tradition affaiblie et une modernité agressive. Les échecs de l'homme-dieu et des principaux membres de Bisso provoquent ainsi l'« indifférenciation », un concept girardien qui désigne la perte généralisée des différences et des hiérarchies, entérinant ainsi la mort sociale de tout le groupe. A Bisso, l'homme-dieu, garant de la stabilité et de la perpétuation des traditions, est le premier à les saborder.

Mots-clés : Afrique, traditions, échec, indifférenciation, violence.

Abstract : *The godman of Bisso* is a novel with a social imaginary focused on failure. Most of characters face different trouble because of their personality and weakness rural community confused between a weak tradition and an aggressive modernity. The godman failures and those from the main members of Bisso cause finally the « indifferenciation », a girardian concept that deals with the complete lose of differences and hierachies going to the social death of the group. At Bisso, the godman, gardian of the stability and the one who is supposed to keep tradition, is the first one to destroy them.

Key words : Afrique, tradition, failure, indifferenciation, violence.

Introduction

Le roman d'Etienne Yanou, *L'homme-dieu de Bisso*, se présente comme la métaphore du roman de la déchéance. Tout, ou presque, y est échec. La plupart des personnages mis en scène, qu'ils soient de premier ou de second plans, connaissent des revers dans tout ce qu'ils entreprennent. Sur le plan symbolique, *L'homme-dieu de Bisso* traduit les échecs d'une civilisation non préparée à affronter les temps nouveaux. Les vestiges du passé, quand ils sont réveillés, notamment

sous la forme de rites et coutumes, ne résistent pas à la modernité. Ils sont même raillés par ceux d'entre les habitants de Bisso qui ont abandonné la « pensée magique » pour adopter la logique cartésienne. Du coup, il y a lieu de se demander à quoi est dû l'avènement de l'échec des personnages dans le roman d'Etienne Yanou. Comment se structure cet échec ? Quelles en sont les déclinaisons ?

Dans cette étude, nous posons l'hypothèse selon laquelle l'avènement de l'homme-dieu de Bisso a pour finalité, au regard des désillusions en cascade qui s'ensuivent, de sonner le glas des us et coutumes devenus fragiles d'une communauté sur la voie de sa mutation. Le principe girardien de l'indifférenciation nous aidera à en comprendre les tenants et les aboutissants, afin de bien appréhender comment fonctionne un imaginaire de l'échec constitué à partir des rapports de forces des personnages. Aussi, nos objectifs seront, d'abord, de montrer que les personnages de *L'homme-dieu de Bisso* se caractérisent majoritairement par l'échec, au regard de leur incapacité à s'adapter aux temps nouveaux qui arrivent. Puis, dans un deuxième temps, nous verrons que cet échec vient de l'indifférenciation, c'est-à-dire de la disparition des distinctions, des hiérarchies et des interdits, qui régissent les us et coutumes des habitants de Bisso.

1. La défaite du christianisme

Dans *L'homme-dieu de Bisso*, le christianisme apparaît comme un mouvement religieux de vieille souche, mais sans aucune dynamique dans ses activités. Il y est représenté par ses deux courants les plus connus : le catholicisme et le protestantisme. L'abbé Voulana et le pasteur Koundi en sont respectivement les deux figures tutélaires. Mais à l'un comme à l'autre, l'organisation et la direction de leurs fidèles de Bisso ne sont pas de tout repos. Une lecture attentive de leurs déconvenues permet de soutenir que l'échec est la résultante de leurs tentatives de diffuser et de faire accepter le message évangélique au sein de leur communauté. Tant bien que mal, ils essaient de maintenir ce que René Girard

appelle « un équilibre périlleux » (2002, p. 263), c'est-à-dire une situation précaire susceptible de basculer à tout moment dans une direction préjudiciable à ses initiateurs.

L'abbé Voulana et le pasteur Koundi incarnent donc les figures de l'échec. Sous leurs tutelles, la greffe du message christique n'a pas été concluante à Bisso. C'est la nuit de Noël puis le lendemain matin que ces deux Africains au service du Christ vont perdre leurs illusions et mesurer la fragilité de leurs acquis ainsi que la faiblesse de leurs chances dans la perspective d'avoir de nouvelles ouailles.

D'abord, l'abbé Voulana. D'ordinaire, en pareille circonstance, les fidèles de son église arrivent « deux ou trois heures avant la messe de minuit » (1984, p. 9). Or, cette fois il en va tout autrement. Son église est désespérément vide. Aussi, « depuis de longues heures, il guettait, du salon du presbytère, l'arrivée de ses ouailles. Les cloches avaient sonné minuit, invitant les paroissiens à la messe de Noël. Et cependant, personne n'était venu » (1984, p. 9). Cette absence inhabituelle des fidèles à la messe de la Nativité n'est pas de bon aloi. Elle ne présage rien de bon aux yeux de l'abbé Voulana. Aussi décide-t-il de se rendre au cœur du village, malgré l'heure tardive, pour s'enquérir de la situation et comprendre ce qui se passe.

Cette démarche vise à sauver sa messe de minuit. Ne pas la tenir équivaut pour lui à assumer un échec. Mais peut-il surmonter un écueil qui confine à la peur ? En effet, les habitants de Bisso se terrent chez eux par peur. Dans la journée a circulé une information qu'aucun habitant n'a jamais prise à la légère. De fait, « on dit qu'une panthère rôde autour du village, une panthère affamée, prête à croquer un homme jusqu'aux os » (1984, p. 12).

Ensuite, le pasteur Koundi. Lui également note qu'aucun de ses fidèles ne se rend à sa cérémonie de baptême prévue ce 25 décembre. Rien ne semble se dérouler comme à l'accoutumée, vu que « dès le petit jour, le pasteur Koundi, sa femme et ses cinq enfants attendaient en vain les fidèles au bord du « Jourdain » (c'est ainsi que les baptistes de l'Eglise africaine de Bisso nommaient le fleuve

Koufi), où ils plongeaient les candidats au baptême » (1984, p. 39). La situation devient préoccupante, d'autant que, « jusqu'à huit heures du matin, aucun fidèle n'était venu » (1984, p. 44), pour un rendez-vous prévu pour deux heures plus tôt.

Comme à propos de l'abbé Voulana, on a argué un temps de la présence dans les environs de la panthère redoutée par les fidèles pour expliquer leur absence. Mais comment comprendre cette désaffection en plein jour ? La raison tient en réalité, d'une part, à l'organisation d'un événement rare que les habitants de Bisso ont gardé secret : la venue de l'homme-dieu, et, d'autre part, à la déception de Bindé, la femme censée recevoir le baptême ce jour de Noël. Précisément, cette dernière a pris le parti de tourner le dos à l'Eglise, et pour cause : « Il y a près de dix ans que ma co-épouse prie votre dieu de lui donner un enfant, n'est-ce pas ? dit Bindé [...] Dix ans à genoux devant un dieu sourd, aveugle, muet !... Vous voulez que, tel un mouton, je tombe dans la même fosse que ma co-épouse ? Ah !... ». Yanou (1984, p. 44).

Bindé, qui se trouvait sur le point de recevoir le baptême, elle-même en quête d'un enfant par ailleurs, juge qu'elle ne peut rien attendre d'une Eglise dont les promesses ne semblent jamais se matérialiser. Cet échec cuisant va influencer négativement la suite des activités du pasteur. Le surgissement de l'homme-dieu de Bisso, qui vient justement pour éradiquer la stérilité qui frappe ses concitoyens, va aggraver cette situation. Pourtant, l'homme-dieu de Bisso devra bien se rendre compte que les espoirs placés en lui étaient au-dessus de ses forces.

2. Les échecs de l'homme-dieu

L'homme-dieu de Bisso est en réalité un être humain. Il a ses forces et ses faiblesses, comme tout être humain. Ce jeune homme âgé d'une vingtaine d'années s'appelle Men'Si. Il est la clé de voûte du roman d'Etienne Yanou. Tout tourne autour de lui dans le texte. Son arrivée est spectaculaire, orchestrée par une mise en scène qui a pour dessein d'impressionner les habitants.

La venue de l'homme-dieu de Bisso n'est pas un événement qui relève de

l'ordinaire. Men'Si est le troisième homme-dieu de Bisso depuis que ce village en connaît. Son apparition, drapée dans ce statut de « dieu », a une vocation salutaire. Depuis quelque temps déjà, rien ne va comme on veut à Bisso. La sécheresse, la famine, la misère frappent de plus en plus les populations. Mais surtout, la stérilité gagne les foyers. Le risque d'un non-renouvellement des générations est donc grand dans le village. Aussi, pour conjurer cette perspective, l'homme-dieu a dû prendre ses responsabilités, sous la direction et l'accompagnement pointilleux des anciens, pour venir bénir les siens et faire partir au loin les mauvais vents qui soufflent sur Bisso et ses environs.

Or, cette tâche s'avère difficile. Elle tourne même à l'échec. D'abord, parce que Men'Si est un être faible et hésitant. Il n'est pas ce que l'on pourrait appeler un dieu dominateur et exigeant, jaloux de ses prérogatives et décidé à conduire ses protégés sur la bonne voie, de gré ou de force. Il manque d'envergure. Ce n'est guère un « surhomme » tel que pourrait l'envisager Nietzsche.

Ensuite, il tombe lui-même malade. Un dieu affaibli ou terrassé par la maladie n'augure rien de bon aux yeux des pèlerins de la Vallée des Dieux venus là en nombre pour trouver justement la guérison et le salut. Un malade peut-il soigner d'autres malades ? Cette question va s'imprimer peu à peu dans l'esprit des habitants de Bisso et même au-delà.

Puis, il s'amourache de Silla et ne parvient pas à guérir les malades de Bisso. Sa dimension humaine l'emporte sur ses qualités divines. L'homme-dieu faiblit en s'attachant à une créature dont il est censé être le seigneur. Partant, il devient un homme comme les autres aux yeux de tous. Dès lors, il ne dispose plus de l'aura, du mystère et de la distance qui lui auraient permis de demeurer un être extraordinaire dans l'imaginaire collectif des habitants de Bisso.

3. Le revers des courtisans de l'homme-dieu

Dans la grotte qui lui sert d'espace de vie et de réception des membres de sa cour circonstancielle, l'homme-dieu de Bisso commence à s'ennuyer. Depuis

son retour de la concession privée où il a reçu les soins de la jeune Silla, il se plaint intérieurement du confort peu agréable de son lieu de vie en tant qu'homme-dieu. De même, il commence à percevoir, mais pas très clairement encore, qu'il est l'objet d'un assujettissement à quelques-uns de ses conseillers et sages censés le servir.

Ces derniers, des ambitieux qui pensent que leur heure a sonné, se liguent et ourdissent un plan dont le succès leur permettra de bénéficier des avantages de leurs nouveaux statuts. Ils rêvent de changer d'« espace social » :

Les individus ne se déplacent pas par hasard dans l'espace social, d'une part parce que les forces qui confèrent sa structure à cet espace s'imposent à eux [...], d'autre part parce qu'ils opposent aux forces du champ leur inertie propre, c'est-à-dire leurs propriétés. Bourdieu (1979, p. 122).

En d'autres termes, l'attraction que le nouvel espace social prometteur exerce sur ces courtisans agit sur eux comme ils agissent sur lui suivant leurs dispositions d'esprit.

Le sage Sakang et Kezozo illustrent ces figures de la trahison et de l'ambition. Leur désir commun de connaître des lendemains meilleurs est allumé lors de la visite qu'effectue à Bisso le roi de Kelama. Ce roi puissant fait grand étalage de sa richesse, de sorte qu'il impressionne tous les habitants de Bisso. Son nom est sur toutes les lèvres. On loue sa générosité, l'étendue de son pouvoir et de ses biens. On admire sans réserve les princesses qui l'accompagnent et dansent pour lui. Son entrée en fanfare à Bisso et la distribution de quelques biens à Sakang et à Kezozo, les plus proches collaborateurs de l'homme-dieu, ainsi que la promesse qui leur est faite d'épouser les jeunes princesses, d'être anoblis et de disposer d'une cour à Kelama, leur tournent la tête.

Une mission leur est confiée : parvenir à convaincre Men'Si de faire le déplacement de Kelama pour rendre un service *in situ* au roi. Mais l'homme-dieu, prévenu sur les intentions réelles de ses deux conseillers par un de ses autres collaborateurs, mais aussi par sa mère, mesure combien sa vie est en danger. Il

perd ses illusions sur leur fidélité quand il constate lui-même, dans un moment de lucidité, que « ces pauvres gens veulent me supprimer afin d'avoir un nouveau dieu qui serve leurs sordides appétits. Ils ont besoin des princesses, des honneurs et de l'argent de Kelama. Je suis un obstacle pour eux ». Yanou (1984, p. 175).

Cette prise de conscience de Men'Si et la décision radicale qui va s'ensuivre sont les principales raisons du revers de Sakang et de Kezozo. Ils échouent parce qu'ils ne sont guère parvenus à convaincre leur dieu d'effectuer le voyage de Kelama. Au vrai, ils n'ont même pas eu l'occasion de lui parler de ce déplacement. Ils ont été pris de court par les événements, notamment la maladie de l'homme-dieu et son séjour chez Ndam, le grand-père de Silla, sa garde-malade. Sakang, qui va tenter une approche auprès de l'homme-dieu qui a recouvert sa santé, s'entend dire par celui-ci que : « Je suis désolé de vous apprendre qu'à partir de ce moment, je me décharge de mes fonctions de dieu de Bisso. Veuillez en informer les sages et les serviteurs. Adieu ! » (1984, p. 176)

Cette rétractation, expression du « paradoxe de la transgression divine » ainsi que la nomme R. Girard (2002, p. 34), est lourde de conséquences. Elle expose la crise qui couvait déjà. Une crise d'autant plus grave qu'elle est liturgique. En effet, « la crise de la liturgie renvoie à la crise du sacerdoce (et de tout champ de clercs) qui renvoie elle-même à une crise générale de la croyance », souligne P. Bourdieu (1982, p. 117) dans *Ce que parler veut dire*.

Mais elle signe avant tout la défaire de deux serviteurs ambitieux. Elle éteint les rêves de fortune qu'a fait naître en eux le roi de Kelama en personne, par ruse et par vantardise. Le désir que celui-ci a su allumer chez eux n'a pas pu se matérialiser du fait d'un concours de circonstances défavorables. Mais aussi du fait qu'une partie de la cour ne partageait pas leurs vues, d'où leur trahison par le fidèle Yala.

4. La défaite de l'animisme face au christianisme

Sur le plan des symboles, nous avons ici un renversement de perspective qui est plein de leçons. Le roman d'Etienne Yanou s'est décliné jusqu'ici comme celui du refus des religions importées. Certes, la question n'est guère nettement tranchée. Mais tout au long du texte, il reste perceptible que les quelques croyants chrétiens de Bisso ne sont pas des adeptes ayant coupé les ponts avec leurs pratiques spirituelles autochtones. A défaut d'une franche adhésion, l'on assiste à un syncrétisme religieux qui dénote d'un certain esprit de tolérance.

Dans le texte pourtant, à tout le moins dans les deux premières parties, le christianisme est sévèrement discrédité. Sa remise en cause devient même violente avec l'arrivée de l'homme-dieu. Jusqu'ici, la confiance placée dans le Christ, pour soulager les maux des quelques chrétiens qui priaient encore ou se rendaient aux offices, a été trahie. Les vœux annoncés par le message évangélique n'ont point été exaucés. Du coup, le retour aux sources paraît la solution de recours, peut-être la première et la seule à laquelle les habitants de Bisso auraient dû penser.

L'homme-dieu incarne donc l'espoir nouveau, l'espoir des ancêtres. Dans la Vallée des Dieux, espace où se dirigent tous les habitants de Bisso pour voir et entendre l'homme-dieu désigné par les aïeux, des miracles sont attendus. La stérilité qui ruine l'espoir d'enfanter de nombre de femmes est l'ennemi qu'est venu éradiquer l'homme-dieu. Rien de moins. De lui, on attend aussi la prospérité, le rayonnement de Bisso.

Or, il se trouve que la foi dans l'animisme des habitants de Bisso a progressivement été sapée toutes ces longues années. Même s'ils ne sont pas franchement des croyants chrétiens, il faut à la vérité reconnaître qu'ils ne sont plus tout à fait eux-mêmes. Leur identité culturelle a bougé, elle s'est déplacée. Ils ont plus ou moins muté. Ils ont changé, quand bien même cela serait dans des proportions minimales. Le contact avec l'extérieur, notamment par le biais de l'administration coloniale, de la religion catholique, du mouvement hippy, de l'exploitation forestière, a forcément déteint sur eux. Ils ont eu affaire à une

nouvelle socialisation, ainsi que l'entend Muriel Darmon. En effet, pour ce dernier : « La société forme et transforme les individus » (2010, p. 6). Cette situation, appliquée à Bisso, débouche sur de contingences nouvelles.

La défaite de l'animisme face au christianisme se mesure dans la personne même de l'homme-dieu, symbole d'une communauté villageoise qui perd pied relativement à ses repères. Alors que les habitants de Bisso tournent le dos au christianisme, l'homme-dieu est celui qui leur montre, de manière presque violente, qu'il faut au contraire se départir de la foi dans les âmes qui logeraient dans tous les objets de leur environnement au profit de la religion importée. Sa maladie y a été pour beaucoup. Grâce à elle, il a retrouvé son amoureuse, Silla. Grâce à elle, il a pris conscience des dangers qui menacent sa fonction dans le cas où il ne satisferait pas les ambitions de certains membres de son entourage.

Aussi trouve-t-il son salut dans l'Eglise catholique, validant *ipso facto* la prééminence de cette dernière sur sa propre religion. L'échec de l'animisme est entériné lorsque, « après ce répit, une nouvelle explosa dans le village : Men'Si allait être baptisé et se marier à l'église catholique de Bisso. Personne n'en crut ses oreilles. Pourtant, le jour du grand événement arriva ». Yanou (1984, p. 178-179).

La défaite des tenants de l'ordre ancien est donc radicale. Les animistes perdent la face et la partie, en voyant ainsi leur numéro un, non seulement abdiquer, mais embrasser la religion étrangère en sacrifiant à deux de ses principaux sacrements : le baptême et le mariage. Par certains côtés, Men'Si rappelle la figure de l'empereur Constantin, qui entraîna tous ses sujets dans l'adoption du christianisme après sa conversion.

5. Les « hippies » et leurs exigences : la fin du respect des anciens

Le mouvement hippie se définit comme un courant de contre-culture né dans les années 1960 aux Etats-Unis, avant de connaître une expansion dans le reste du monde occidental, puis au-delà. Les hippies se sont notamment

caractérisés par le rejet des valeurs traditionnelles, le mode de vie de la génération de leurs parents et la société de consommation.

Dans le roman d'Etienne Yanou, les hippies sont de « jeunes citadins aux cheveux longs [qui] envahirent le village de Bisso. Le pays pouvait en compter une cinquantaine » (1984, p. 121).

En fait, il s'agissait d'une caste de jeunes gens qui vit le jour au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et que l'on connaissait, avant sa transformation en hippie, sous le nom de "san-san-boys". Yanou (1984, p. 121).

Ces jeunes, dont l'âge varie entre dix-huit et vingt-cinq ans, ne sont pas scolarisés bien qu'issus de la ville. Fils de grands planteurs de cacao et de café, ces hippies venus à Bisso à la faveur de la sortie de l'homme-dieu, sont avant tout des enfants gâtés. Ils sont avides d'expériences inédites et donc de nouveautés.

Aussi, attirés par la vie née dans la Vallée des Dieux du fait de l'apparition de l'homme-dieu, ils comptent bien, comme tout le monde, profiter des avantages qu'un tel séjour en ce lieu peut procurer. Malheureusement pour eux, ils n'inspirent rien de bon aux gardiens du temple.

Les vieux avaient, en effet, juré de ne pas y laisser entrer ces jeunes dont les cheveux défrisés constituaient une insulte à la tradition. De tout temps, à Bisso, les cheveux ondulés avaient été le signe distinctif des prêtres animistes, au même titre que la soutane dans le monde chrétien. Yanou (1984, p. 125).

Sans doute assiste-t-on là à un fâcheux malentendu. Les jeunes hippies ne souhaitent guère se substituer aux prêtres dans leurs attributions. Mais par leur chevelure ondulée, ils sont confondus aux prêtres animistes dont c'est le principal signe distinctif. Dans l'entendement des sages, cela apparaît comme une provocation intolérable. Aussi la porte d'entrée dans la Vallée des Dieux leur est-elle interdite.

A ce refus de laisser les hippies entrer dans cet espace de la nouvelle socialisation va s'ajouter l'interdiction de leur donner à manger. Défense est faite

de les voir partager le repas de quiconque à Bisso. Or, comment peut-on envisager de passer plusieurs jours à Bisso sans rien se mettre dans le ventre ? Cette mesure va engendrer la colère des hippies et provoquer de sérieux troubles dans l'organisation du séjour de l'homme-dieu. Le comportement des jeunes hippies va virer à la dénonciation de la gérontocratie, à la critique des méthodes des vieux et à l'appel de leur départ immédiat de la gestion des affaires à Bisso.

On assiste dès lors à une explosion de haine contre les anciens.

Cependant, soit qu'ils aient été trop profondément blessés par les insultes des jeunes, phénomène nouveau et incroyable dans un pays où la barbe blanche est sacrée, soit que le dieu leur ait soufflé l'idée de se retirer pour éviter des incidents fâcheux, les vieux s'en allaient l'un après l'autre. Yanou (1984, p. 128).

La défaite des vieux est clairement signifiée ici. Pour la première fois, de mémoire d'habitant de Bisso, les vieux sont ridiculisés en public. Les temps semblent avoir changé, où un jeune peut désormais se permettre de rabrouer son père ou le père de son père, devant tout le monde. Cet échec dans le respect de la hiérarchie des âges ou des classes d'âges débouche fatalement sur ce que R. Girard appelle l'« indifférenciation », c'est-à-dire « l'état d'un groupe social menacé par une "crise mimétique" : la violence s'est tellement répandue dans le groupe que toutes les différences (sociales, familiales, individuelles) y ont disparu ». Girard (2007, p. 36). En d'autres termes, l'indifférenciation équivaut à une disparition totale des marqueurs distinctifs entre des individus appartenant à un même groupe ou à une même communauté.

Par ce geste des jeunes hippies, les aînés les plus avertis pressentent que plus rien ne sera comme avant à Bisso, avec l'arrivée de ce nouvel homme-dieu. Par crainte de la tournure prise par les événements, ce dernier décide de recevoir leurs doléances et d'y donner une suite favorable. Par ce geste, il signe, sans peut-être bien le savoir, la mort du règne incontestable des anciens. Il accepte, au nom de la paix, une entorse à la prérogative exclusive des prêtres de porter des cheveux longs et ondulés.

6. Le refus de soigner l'homme-dieu

Un paradoxe sous-tend l'activité attendue de Men'Si. Il vient pour soigner les maux de ses compatriotes, mais il tombe malade. Il incarne de ce fait la figure étrange du médecin malade. A cette différence notable que sa maladie, aux yeux des habitants de Bisso, relève du « métaphysique ». En d'autres termes, sa maladie serait d'ordre spirituel, voire psychosomatique. Elle a une origine spirituelle, mais ses effets agissent sur le physique.

Tout part d'un arbre abattu.

Il s'agissait d'un figuier sacré qui venait d'être déraciné par le bulldozer de M. Delange. Cet arbre était le temple du dieu-créateur de Men'Si. Par extension, on l'appelait créateur, ce qui laissait croire aux chrétiens que les animistes considèrent les arbres comme les dieux. Selon la croyance religieuse, la vie d'un homme était liée à celle du temple de son dieu-créateur. Si cet arbre sacré était coupé sans l'offrande des sacrifices, on attendait alors aux jours de la créature. Yanou (1984, p. 134).

Du coup, il faut songer à conjurer au plus tôt le sort qui menace l'homme-dieu. Sa maladie tombe au plus mal. Les habitants de Bisso attendent beaucoup de lui. Ils espèrent le voir et surtout bénéficier de ses faveurs. Mais sa maladie risque de tout remettre en question. Aussi son entourage décide-t-il de prendre quelques mesures. D'abord, instaurer une omerta autour de la maladie de l'homme-dieu. Personne, en dehors des serviteurs de ce dernier, ne doit savoir qu'il est souffrant. Ensuite, trouver rapidement le remède convenable pour le tirer d'affaire. La délibération de l'assemblée des conseillers réunie autour de lui décide de recourir au seul prêtre qualifié en ce domaine : Mengang.

Le seul problème est que Mengang n'est plus de ce monde depuis près d'un an. Son successeur, habilité comme lui à remplir les fonctions de prêtre guérisseur, se trouve en ville. Suivant la tradition, la charge lui incombe de prendre la suite de Mengang. Mais ce successeur se refuse à revenir à Bisso. Des propositions alléchantes, écrites noires sur blanc, lui sont faites : les terres de son héritage seraient agrandies, ses caféiers et ses cacaoyers seraient gracieusement

entretenus pour lui faciliter son installation, la main d'une princesse de son choix lui est offerte.

Par voie de courrier, le successeur de Mengang leur répond par la négative. Dans sa lettre, il se montre d'une ironie sarcastique :

Vous atteignez le comble de l'absurdité quand vous prétendez qu'un sort menace la vie de votre dieu et que, seul, je suis habilité comme héritier de mon père, à sauver mon divin malade. Je crois avoir pourtant entendu que ce fameux dieu venait donner une vie nouvelle à la tribu. Pourquoi ne commencerait-il pas par prendre sa part de salut avant d'en prodiguer aux autres ? Aux dires de l'adage, il n'y a que du poison qu'on peut distribuer sans en prendre soi-même. Votre dieu serait-il par hasard un distributeur de poison ? Yanou (1984, p. 139)

Dans cette réponse négative et sans appel, Mengang fils, qui désormais évolue en ville en tant que réparateur de radios, fait clairement comprendre à ses compatriotes qu'il se refuse à assumer l'héritage de son père. Il se montre incrédule sur la maladie de l'homme-dieu envers lequel il n'exprime aucune estime ni considération. L'ironie qui traverse sa lettre laisse percer une moquerie. A l'en croire, il appartient désormais, lui, aux citoyens qui s'élèvent au-dessus des considérations animistes qui structurent encore l'imaginaire des habitants de Bisso.

Du coup, il faut y voir une forme de déstructuration de la société traditionnelle de Bisso. Le concept de l'indifférenciation de René Girard opère également ici. Il permet de noter que Mengang fils ne respecte plus les lois de sa société d'origine. L'homme-dieu n'est qu'un homme comme les autres. Il est donc comparable à n'importe quel autre habitant de Bisso. Il le place sur un piédestal égalitaire.

Pour Mengang fils, aucune hiérarchie n'existe entre ses compatriotes et lui. Dans une certaine mesure, il se croit même supérieur à eux. Cette abolition des différences entre lui et l'homme-dieu par exemple confirme encore la mort de sa société. La démarche des siens pour sauver l'homme-dieu est un échec. Mais un

échec d'une ampleur dévastatrice, car il touche aux fondements même de l'organisation sociale de Bisso.

7. L'homme-dieu et la remise en cause de son statut et des contraintes y relatives

Men'Si, garant des institutions de son village et espoir du salut de ce dernier, ne tarde pas à se muer en celui qui va d'une certaine manière précipiter définitivement sa chute. L'homme-dieu est avant tout humain, peut-être « trop humain » pour le dire avec les mots de Nietzsche. Il ne dispose nullement des capacités psychologiques ni physiques requises pour assumer la charge qui lui est confiée.

La maladie qui le frappe va le révéler à lui-même. Contrairement à ce que tous les « superstitieux » avaient cru, le mal qui le ronge n'est point la conséquence du déracinement de son arbre-créateur. L'homme-dieu a simplement le paludisme, ainsi que le lui révèle Silla, sa promise, qui d'ailleurs lui ouvre les yeux sur l'absurdité de cette croyance ancienne dans le principe de l'arbre-créateur vital. De ce point de vue, nous pouvons également soutenir que le roman d'Etienne Yanou marque l'échec de l'animisme devant la science. La superstition et la pensée magique le cèdent à la science et à ses vertus.

Ainsi en va-t-il de l'homme-dieu qui accepte finalement d'échouer dans sa mission. Au sortir de sa maladie, il est un autre homme. Sa petite expérience dans la peau de l'homme-dieu n'a pas été satisfaisante à ses yeux. Elle ne lui a apporté que des ennuis. Sur le plan personnel, il en a beaucoup souffert. Son abdication est son plus grand revers, ainsi que celui de sa communauté entière, car elle bouleverse toute l'assise culturelle de Bisso.

La cause principale de ce renoncement tient dans les soins que lui a apportés Silla durant sa maladie. Il a connu la douceur, il a apprécié les mets délicats de cette dernière. Aussi, dans cette « situation nouvelle, ils font tout pour s'adapter l'un à l'autre et se transforment mutuellement pour se rapprocher », ainsi que le décrit Norbert Elias (1991, p. 65) à propos de deux individus placés

dans un tel contexte.

Men'Si a été traité comme un homme qui ne demande qu'à connaître les joies de ce monde et à les vivre dans son espace privé. Il commence ainsi à s'agacer de son entourage qu'il juge envahissant et protocolaire. Il voudrait pouvoir se mouvoir à sa guise, faire comme bon lui semble, mais il en est empêché à cause de son statut. Il s'en ouvre à sa confidente Silla :

Ces gens-là commencent d'ailleurs à m'ennuyer. Je ne peux accomplir le moindre geste sans les consulter. Malade, je devrais devenir un homme comme les autres et être soigné comme tel. C'est dommage que ma mère n'ait même pas le droit de rester à mon chevet ! S'il faut devenir dieu pour connaître une situation pire que celle d'un prisonnier, je ne vois d'autre solution que la révolte !
Yanou (1984, p. 144-145)

L'état d'esprit de l'homme-dieu est clairement ici celui d'un homme qui critique le principe qui fonde l'être qu'il est censé incarner pour le plus grand bien de Bisso. Il se sent surveillé, à l'instar d'un prisonnier. Il n'est pas libre de ses mouvements, ni de ses décisions officielles ou privées. Même la maladie ne met pas entre parenthèses ses obligations en tant que dieu. Le comble lui semble la défense faite à sa mère, dont il est le fils unique, d'être à ses côtés en pareille épreuve. La perspective de se révolter comme voie de sortie tombe sous le sens.

Nous avons donc là une autre manifestation du principe d'indifférenciation. L'extinction des différences est envisagée puis mise en scène par l'homme-dieu lui-même. Cela est particulièrement grave dans la mesure où il figure au nombre des piliers qui garantissent la bonne tenue des fondements culturels de Bisso. Or il est celui qui commence par ruiner ces bases au nom de convenances personnelles.

A l'analyse, les choses ne pouvaient que suivre cette pente. Le séjour chez le grand-père de Silla a favorisé son rapprochement de cette dernière. Touché par tant de soins si bien donnés, l'homme-dieu est tout simplement redevenu un homme. Il a dès lors encouragé Silla, dont il s'éprend définitivement, à ne pas se

plier aux usages et au respect auxquels a droit un homme-dieu en toutes circonstances. Par cet acte, l'homme-dieu a aplani leurs différences. Il est descendu du piédestal où l'avaient placé son statut et ses attributions.

Cette descente volontaire des « hauteurs célestes » est la reconnaissance assumée d'une faillite totale des institutions de Bisso. Elle est celle dont on ne se relève guère, d'autant qu'il y a, en parallèle, adhésion au christianisme et à ses dogmes.

Conclusion

Au sortir de cette étude, nous retiendrons principalement deux choses. Premièrement, que le roman d'Etienne Yanou est fondamentalement imprégné par un imaginaire de l'échec. Cet échec, conjugué au pluriel, est le lot de la plupart des personnages du roman. Deuxièmement, que l'imaginaire de l'échec déployé dans *L'homme-dieu de Bisso* signe en réalité la faillite d'une petite communauté villageoise qui oscille entre des survivances traditionnelles et une modernité agressive et sans pitié pour les faibles et les handicapés.

De fait, le principe de l'indifférenciation élaboré par René Girard, qui traduit la disparition des distinctions et des hiérarchies, donc des interdits, au sein d'une communauté ou d'un groupe, engendrant sa perte, nous a permis de voir que les échecs qui sanctionnent la plupart des entreprises des ressortissants de Bisso annoncent *ipso facto* la fin de cette communauté.

Les habitants de Bisso, après l'épisode de la venue de l'homme-dieu, puis de son départ précipité, peuvent désormais se prévaloir, peut-être à leur corps défendant, d'être des « nègres nouveaux », pour reprendre une formule de Léopold Sédar Senghor.

Références bibliographiques

BOURDIEU Pierre. 1979. *La distinction*. Les Editions de Minuit. Paris.

BOURDIEU Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire*. Fayard. Paris.

DARMON Muriel. 2010 [2006]. *La socialisation*. Armand Colin. Paris.

ELIAS Norbert. 1991 [1987]. *La société des individus*. Fayard. Paris.

GIRARD René. 2007. *Achever Clausewitz*. Carnets Nord. Paris.

GIRARD René. 2002. *La Voix méconnue du réel*. Grasset. Paris.

YANOU Etienne. 1984 [1974]. *L'homme-dieu de Bisso*. Pocket. Paris.